

Gide et les Van Rysselberghe

Fragments inédits des Cahiers de la petite Dame

présentés par
PIERRE MASSON

LES PREMIERS TEMPS D'UNE AMITIÉ

C'est au printemps 1899 que Théo et Maria Van Rysselberghe viennent s'installer à Paris, rue Scheffer. En mars, se tient rue Laffitte une exposition où, à côté des œuvres de Signac, Bonnard, Denis, Vuillard, figurent celles de Théo ; Henri Ghéon, séduit par ces dernières, en fait un long éloge dans *L'Ermitage* d'avril. Il devient rapidement un familier du peintre et de sa femme. De cette revue, Gide est alors l'animateur, en compagnie de Francis Vielé-Griffin qui est devenu son ami, et qui l'est également de Théo Van Rysselberghe. Aussi, quand Vielé-Griffin organise chez lui, en juin, une soirée au cours de laquelle Gide puisse donner lecture de son *Saül*, il y invite tout naturellement les Van Rysselberghe :

Ce sera donc : Verhaeren, Ducoté, Mockel (à qui j'écris) et mon bon et intelligent ami Van Rysselberghe — si vous avez confiance en mon choix : Van Rysselberghe, qui est de vos admirateurs, est d'une grande rectitude d'esprit, d'un sens esthétique très sûr, et sa critique sera précieuse¹.

Et Gide de répondre aussitôt :

Croyez que je serai très heureux de connaître votre ami Van Rysselberghe².

1. Lettre de juin 1899, in *Correspondance* André Gide—Francis Vielé-Griffin, éd. Henry de Paysac (Lyon : P.U.L., 1986), p. 22.

2. *Ibid.*

La soirée se passe au mieux. Plus tard, Maria Van Rysselberghe, qui accompagnait son mari, se souvient :

Théo eut tout de suite le désir de dessiner sa tête, et c'est Ghéon, rencontré aussi chez Griffin dont il était une sorte de disciple et qui fréquentait déjà chez nous, qui entraîna Gide à l'atelier³.

En effet, le 17 juillet, Ghéon écrit à Gide :

Le mercredi soir je dînais chez Rysselberghe avec Verhaeren — on y parla fort de toi et même je fus chargé de te demander si tu ne voudrais pas poser — un jour — pour un grand dessin comme celui que Rysselberghe fit de Verhaeren, — demande craintive, timide et respectueuse que je te transmets et d'ailleurs à laquelle je répondis autant que je le pouvais. Voilà de bien charmantes gens, d'une extrême bonté, d'une grande simplicité et d'un jugement artistique sûr et fin. Plus tu les connaîtras, plus tu les apprécieras⁴.

C'est donc Ghéon qui va, au début, servir d'intermédiaire entre le couple Van Rysselberghe et le couple Gide. À la demande du peintre, Gide réagit aussitôt, en chargeant Ghéon de lui transmettre une réponse positive :

Tu penses bien que j'estime trop ce que fait Van Rysselberghe pour ne pas être heureux du désir qu'il exprime à travers toi⁵.

Des séances de pose, à l'automne et au printemps suivant, accompagnant des réceptions, vont ainsi servir à consolider cette sympathie instinctive ; rapidement, Gide devient un familier des Van Rysselberghe. En mars 1900, ils rapportent des massepains de Bruxelles pour les Gide. En avril, ils dînent chez ces derniers en compagnie de Jammes et de Maurice Denis. En février 1901, c'en est au point que Gide écrit à Ghéon pour l'inviter à dîner... chez les Van Rysselberghe :

Quelque bizarre que te paraisse une invitation ainsi faite, tu n'as qu'à accepter simplement et à en prévenir à la fois et les Rysselberghe et nous-mêmes⁶.

Enfin, consécration de cette amitié, les Van Rysselberghe sont invités à Cuverville pendant l'été, du 30 août au 1^{er} septembre ; trois journées bien remplies, dont Maria Van Rysselberghe fait un récit chaleureux à

3. Notes inédites de Maria Van Rysselberghe, citées par Claude Martin, *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977), p. 385.

4. Henri Ghéon—André Gide, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy (Paris : Gallimard, 1976), t. I, p. 228.

5. *Ibid.*, p. 231, lettre du 19 juillet 1899.

6. *Ibid.*, p. 327, lettre du 11 février 1901.

Ghéon :

Fermez un peu les yeux et tâchez de nous voir comme ceci : Gide avec sa belle ceinture du « Souf » faisant des bonds de chat en jouant au tennis, Théo de blanc vêtu en face de lui, très clownesque. Mme Gide écrit à sa table dans le salon. Domi, l'amour, tourne gravement autour de la pelouse, Madame Drouin et moi nous lançons maladroitement quelques balles et n'en relançons jamais⁷ !

Puis Gide donne lecture à Théo de *L'Immoraliste* en gestation. Le 8 septembre, ce dernier lui écrit :

Ah, cher Gide, comme je garde bon souvenir des deux journées passées avec vous à Cuverville... Sitôt rentré, je me suis mis à peindre avec enthousiasme... et me voici remonté pour un mois⁸.

À l'automne, les Van Rysselberghe déménagent dans une villa de la rue Laugier. Bientôt, pour leurs amis, ils seront « le Laugier ».

L'année 1902 est ainsi jalonnée de dîners communs, de sorties au spectacle ou dans les galeries en compagnie de Ghéon. La réalisation du grand tableau de Théo, *La Lecture d'Émile Verhaeren*, se poursuit en 1903. Gide y figure aux côtés de Vielé, Ghéon, Maeterlinck, Fénéon, Le Dantec et H.-E. Cross, rassemblés autour de Verhaeren. Beaucoup de modèles, donc, dont Théo a parfois du mal à obtenir la collaboration. Gide pose en mai et en juin, séjournant à cette occasion six jours chez le peintre. Le 6 juin, il lui envoie ce message :

Votre poseur d'André Gide annonce son arrivée au Laugier avec valise, à midi moins cinq⁹.

Dans le même temps, Gide prépare le voyage qu'il va faire en Allemagne en août 1903, à l'occasion de sa conférence sur *L'Importance du Public* à la cour de Weimar. Maria Van Rysselberghe l'y accompagne, et va le présenter à son amie Aline Mayrisch. Ghéon a droit à nouveau à un petit récit :

Nous venons de faire un merveilleux voyage. [...] Figurez-vous — tâchez, le sympathique groupe que pouvaient former Gide, Drouin, Rosenberg, une de mes amies dont on ne manquera pas de vous parler, et moi-même, voilà pour Dresde. Puis à Berlin nous retrouvâmes Théo — tout, tout nous fut joie, exaltation, émotion — je me souviens de telles heures d'entente parfaite

7. *Ibid.*, p. 355, lettre du 2 septembre 1901.

8. Lettre inédite.

9. Billet cité in *Présence d'André Gide* (Bruxelles, 1970), p. 51.

où c'est avec les larmes aux yeux que Gide vous évoquait — comment parler bien des nourritures sans vous !

Cette aimable société s'est dispersée ce matin — seuls Gide et moi revenons ensemble ¹⁰.

Progressivement, c'est presque une vie de famille, fondée sur l'estime et la camaraderie, qui se développe, marquée par le partage, l'entraide et la confiance. En décembre 1906, un dîner chez les Van Rysselberge est suivi de la lecture de *L'Eau de Vie* par Ghéon. En juin 1907, c'est Théo, « *ami parfait* », qui tire Gide du pétrin qu'est devenue la réalisation de sa maison d'Auteuil. En janvier 1911, Gide donne lecture d'*Isabelle* chez ses amis. Et en août 1914, c'est chez eux qu'il va s'installer, en compagnie de Jean Schlumberger, cette union amicale devenant altruiste en 1915, avec l'organisation du Foyer Franco-Belge.

De la confiance, quel meilleur témoignage que les pages qui suivent, extraites du « Cahier III bis », resté inédit ¹¹, de Maria Van Rysselberghe, la « petite Dame » ?

10. Lettre inédite, du 23 août 1903, citée in *Correspondance Gide-Ghéon*, t. I, p. 538.

11. Voir l'Avant-propos de Claude Martin à son édition des *Cahiers de la petite Dame*, t. I (Paris : Gallimard, 1973, « Cahiers André Gide 4 »), p. XIV.

Mondorf-les-Bains, 10 juillet 39.

J'ai dit que je me proposais d'écrire dans ce cahier les souvenirs qui me reviendraient dans la mémoire avec assez de certitude et de précision pour être notés ; cette fois, c'est mieux qu'une mémoire réveillée qui me fait écrire, ce sont des documents sur lesquels je ne comptais pas. D'abord, je ne savais pas s'ils existaient encore, et puis j'avais oublié à quel point ils pouvaient être révélateurs du passé.

En septembre dernier, au moment où la guerre apparaissait à tous comme probable, voire certaine, je me trouvais à Colpach. Loup, préoccupée par l'idée de ne point livrer sa correspondance au sort hasardeux d'une invasion, la détruisit presque entièrement, et je l'y aidai. La veille d'un départ précipité par les événements qui s'aggravaient, je tombai sur un gros paquet de mes lettres écrites durant un voyage de six mois en Italie en 1908-1909 ; n'ayant plus le temps de les parcourir et pensant que j'y trouverais des choses à glaner pour ce cahier, — je me souvenais que Gide nous avait rejoints à Rome et à Florence, — je demandai à Loup de les emporter. Ce que ces recherches me donnent, ce sont bien moins des souvenirs de voyage que des péripéties importantes de mon amitié avec Gide. Au début, une amitié se nourrit surtout de confidences ; j'ai noté ici l'émoi que m'avaient causé les siennes. On verra aussi la façon dont il réagit devant les miennes, la couleur exaltée que pouvait avoir mon amitié pour lui et sur quelle base de confiance et de sincérité elle fut tout de suite établie, et avec quel souci de ne laisser naître en nous nul malentendu sentimental. C'est sans doute à cela qu'elle doit d'être demeurée aussi intacte ; car si l'âge et le frottement quotidien l'ont forcé-ment assagié, rien ne lui a enlevé sa force d'attachement ni sa confiance.

J'extrais de ces lettres où je disais tout, sans la moindre réserve, les passages qui peuvent éclairer mon sujet, un peu confuse qu'il y soit tant question de moi.

La première lettre est de la mi-novembre 1908, la veille de notre départ pour l'Italie, à Théo, Élisabeth et moi. À quelques jours de là, chez Gide, poussée par je ne sais quel incident, je lui avais fait la confidence de la violence de mes sentiments pour Loup, ce que je lui avais raconté à elle sommairement dans une lettre détruite. (Bien entendu, Loup n'ignore rien de l'usage que je veux faire de ces lettres adressées à elle.)

Lettre de la mi-novembre 1908

C'est le terrible jour des malles, tout est presque fini, mes mains tremblent de fatigue et d'énervement, mais je viens près de toi parce que j'ai encore des choses à dire : j'ai revu Gide seul — peu de temps — en fiacre, et toutes rapides qu'elles fussent, nos paroles étaient importantes et décisives. Pour que tu comprennes bien, je reviens un instant à l'entrevue de l'autre jour chez lui. Comme il me remerciait, très touché de ma confiance, je lui dis : « Mais comprenez la joie qu'il y a à dire à vous, Gide, toute mon exaltation, vous que j'aime d'une si grande admiration, vous qui m'êtes tout le pathétique de la vie, vous que j'aime comme un grand frère très beau. » (Oui, je crois en ces termes-là.) Et il m'avait répondu, très troublé : « Ne me dites pas cela si fort » et, pressés par la nécessité absolue de nous quitter, nous nous étions embrassés.

Hier, il devait revenir poser à l'atelier ; la pose finie, je m'apprêtais à sortir ; brusquement, adroitement il fit : « Ne vous accompagnerais-je pas un bout de chemin ? » Rien ne se mit en travers et, quelques minutes après, nous étions en fiacre, souriants, tous les deux archi-pressés du reste. Moi, je n'avais pas la sensation d'avoir quelque chose à dire d'urgent et ces quelques minutes me semblaient peu propices. Fuyant tout de même le n'importe quoi, je dis tout de suite : « J'ai tout écrit à Loup de notre dernière conversation, et j'espère une réponse avant le départ. » Il fit : « Vous l'aurez évidemment. » L'idée de la poste restante me fit songer à lui dire : « J'ai toujours évité d'user de vous, je sais pourtant que je le puis, n'est-ce pas ? » Il répondit : « Pour ce qui est de vous aider à porter vos joies et vos peines, je m'offre d'une façon illimitée ; pour ce qui est des risques matériels, nous faisons bien d'être sages et d'éviter tant que nous le pouvons des airs de complicité qui seraient graves aux yeux de ceux que nous aimons et dont l'estime nous est chère ; je sens que nous pensons de même. » Puis, brusquement : « Le moment est court pour reprendre notre conversation, pourtant je voudrais vous dire quelque chose au sujet des sentiments que vous m'avez manifestés et dont je suis confus. Je n'ai pas su vous répondre à ce moment-là, mais voici : j'ai peur que mon être ne vous ait été révélé surtout à la lueur de mon histoire avec Maurice Schlumberger, histoire sentimentale et folle que vous deviez si bien comprendre, mais qui est absolument exceptionnelle dans ma vie ; comprenez, je me rends si bien compte que ce qui vous arrive est tellement plus grave, plus profond, plus dans votre sens, et j'ai si peur que, guidée par votre nature, vous ne m'embellissiez, j'ai peur de voler votre admiration, je ne veux pas. » Je l'arrête : « Je vous en prie, n'insistez pas, je suis trop certaine de l'authenticité de ce que j'aime.

Elle aussi veut que je me trompe. (Sourire exquis.) Non, non, je sais tout, je n'ai jamais assimilé votre aventure à la mienne. Je sais que chez vous le plaisir, la frénésie, le risque, l'inconnu sont plus importants. J'ai toujours su cela ; mais qu'importe cela. Vous n'en êtes pas moins, à mes yeux, le pathétique, la ferveur. Seulement, moi aussi je veux vous dire quelque chose : Je ne sais pas du tout quel sentiment vous avez pour moi, toutes les manifestations m'en font violemment plaisir, car mon admiration ne peut être que tendre et excessive. Ce que vous éprouvez, du reste, ne saurait modifier en rien mon attitude intérieure vis-à-vis de vous, cela m'est presque égal, seulement je veux que ce que vous éprouvez, disons intérêt, ne repose pas non plus que sur un malentendu. Je suis une sentimentale, mon cas n'est pas le vôtre (ceci demanderait un développement trop long et je vous dirais du reste là-dessus tout ce que vous voudrez), et moi aussi j'ai peur qu'il ne vous plaise que parce que vous ne le connaissez pas ; à moi, il doit me sembler le plus intéressant — explosion de joie : « Mais oui, oui, c'est ainsi qu'il faut parler ». Il est compliqué, complexe, pas toujours joyeux mais qu'importe, je suis heureuse tout de même. Enfin, moi je vous aime comme vous êtes, et je veux que vous m'aimiez comme je suis. » Lui : « Oui, profondément, et quelle plus belle façon de se quitter, vraiment, nous venons d'échanger les paroles les plus importantes que nous ayons encore dites. » J'ai encore ajouté : « Je ne saurais plus être devant vous que d'une sincérité absolue, et vous saurez toujours de moi tout ce que vous voudrez savoir. » Le fiacre s'était arrêté depuis longtemps devant ma modiste * et nous nous sommes dit un superbe et joyeux adieu.

Je t'ai dit les choses fidèlement, presque mot pour mot ; ajoute le ton, la rapidité, la véhémence et l'émotion.

Lettre du 28 nov. 1908, à bord du Sachsen (Nord Deutscher Lloyd)

Durant l'admirable nuit que je te décrivais hier, je fus saisie d'une certaine angoisse en songeant à Gide : il me sembla tout à coup que cette crise de franchise qui nous avait paru si belle allait être une fin et non un commencement. Non, dis ? rassure-moi. Mais déjà je suis calmée, la certitude m'est lentement revenue, la certitude qu'il doit se sentir tellement libre dans mon amitié que jamais il ne songera à faire le geste qui écarte — la certitude aussi qu'il s'y sent si tellement ressemblant qu'il ne perdra pas l'envie de s'y retrouver. Je lui dirai pourtant que cette inquiétude, je l'ai eue très forte.

* Mme Cordeau, place de la Madeleine.

Lettre de Syracuse, 22 décembre 1908

J'ai écrit hier à Gide uniquement pour qu'il ne s'imagine pas que j'attends quelque chose de lui — tu comprends. En réalité, cela me devient très difficile de lui écrire ; entre la haute familiarité dont il ne faut pas abuser et le n'importe quoi du voyage, qui ne me satisfait pas pour lui, je ne trouve pas bien le mode. Notre dernière entrevue fut trop pathétique, je ne retrouve pas le ton qu'il faudrait, les petites choses n'ont pas encore retrouvé leur importance. Je sais bien que cela reviendra — il faut le temps.

Lettre de Naples, 9 janvier 1909

Grande nouvelle qui me remplit de joie : Gide écrit ce matin une lettre pour nous trois, où il nous annonce sa visite à Rome dans deux mois ! Je n'ai pas besoin de te dire toutes les raisons qui m'ouvrent le cœur à cette idée ! Il m'est une telle majuscule ! un tel élan et aussi une telle sécurité, un tel appui, et je sais qu'il sera parfait entre nous trois, et je lui serai tellement reconnaissante de l'avoir vue ! Il dit aussi : « J'ai revu Verhaeren avec le plus profond plaisir, jamais il ne m'a paru mieux, plus solide, plus beau, meilleur. » Et des tas de nouvelles aussi de la Revue * ; c'est chez Druet qu'ils pensent tenir boutique, je trouve cela très amusant. Il paraît que Jean Schlumberger se révèle excellent directeur en tiers avec Ruyters et Copeau ; Gide et Drouin se dissimulent derrière eux.

Lettre de Rome, 7 février 1909

Je repense toujours à Raphaël. Il me semble que je n'attends que l'arrivée de Gide et les arguments qu'il va évidemment sortir en sa faveur pour comprendre pourquoi il me touche si peu. Il me semble aussi qu'aimer ou ne pas aimer Raphaël est devenu une question de principe qui n'a presque plus rien à voir avec sa peinture. On le défend au nom de tant de beaux mots qui sont comme le drapeau de la réaction présente, qu'on trouve dommage de ne pas l'aimer, de ne pas être ému par lui ! tant pis.

Rome, 2 mars

Gide s'annonce pour demain à 6 heures. J'avais bien besoin d'un événement qui te concerne.

* *La NRF* qui se constituait.

Rome, 4 mars 1909

J'ai été chercher Gide hier à la gare ; son train avait du retard, je m'étais installée à lire et c'est lui qui finalement me découvrit. Joie de le revoir, de le retrouver si franchement fraternel, si chaudement affectueux. La première soirée fut exquise : on parle de tout, vite, en effleurant chaque sujet, et je le quitte le soir, heureuse et un peu déçue, ne l'ayant pas assez vu seul, de n'avoir pu étreindre toute cette présence.

Ce matin, déjà, il a trouvé une chambre, Via Sistina 86, à un pas de chez nous, loué un piano, et je sens qu'il va se caler, très contente qu'il prenne tout de suite des habitudes d'indépendance ; je sais que c'est la seule façon de le garder. Sous prétexte de l'aider à faire des courses de ménage, nous sortons ensemble et, tout en achetant des bougies et de l'eau minérale, tout de suite il me parle de toi et de son émotion d'être celui qui vient vers moi, t'ayant vue.

Rome, 5 mars 1909

Gide revint hier soir, nous parlâmes surtout de la Sicile, des antiques, du temple de Paestum — plaisir d'avoir les mêmes emballements, les mêmes joies, de se rappeler, de revivre des émotions. Il avait avec lui la première partie de Burckhardt, celle sur l'art ancien, que nous n'avons pas, et nous lut la simple description du temple de Paestum qui, à force d'exactitude et de fervente attention, atteint presque au lyrisme.

Aujourd'hui, il est revenu à l'heure du thé et ce fut entre nous trois, de 4 à 7, une conversation passionnante. Après avoir été d'accord sur Michel-Ange, sur l'Angelico, Gide tourne un peu pour dire : et Raphaël ? tout de suite mis à l'aise, du reste, à ne pas sentir chez Théo l'hostilité qu'il redoutait, et même conquis par l'aveu spontané de Théo, que Raphaël lui est d'autant plus une déception qu'il espérait secrètement trouver en lui les arguments de l'évolution violente, mais encore indéfinie, qu'il sent en lui. Sur un terrain d'aussi bonne foi, qu'on parle bien ! C'est surtout Théo, du reste, qui parle, sans étroitesse et d'une manière émue. Gide, violemment intéressé par son argumentation sincère et serrée ; il veut bien s'arrêter aussi à mes raisons qui tâchent modestement de trouver le pourquoi de cette admiration générale, et nous ne sommes pas loin de tomber d'accord pour dire que l'emballement extrême que certains ont pour lui n'est pas toujours justifié par son œuvre. On aime en lui l'idéal, la Peinture avec un grand P, et je continue à penser qu'il représente la réaction contre le trop grand individualisme, la possibilité d'atteindre au beau sans plus que se sente l'originalité, par la raison — l'art calme, qui n'étonne pas. Or, tout cela ne compte que s'il est vraiment un

sommet de la peinture, et il me semble difficile d'établir cela par des arguments autres que picturaux ? On comprend que ses dons prodigieux autant que ses manques lui aient assigné cette place que nul autre n'a : l'abondance mesurée, la noblesse, la facilité, mais aussi le côté neutre. On comprend aussi pourquoi ce sont précisément ceux qui prêchent « l'école » qui se réclament de Raphaël. Gide, très emballé par lui, me semble l'être pour des raisons morales. Mais je renonce à résumer une si longue causerie où chacun formule des idées que la conscience a à peine le temps de vérifier. Quelle leçon qu'une discussion avec Gide, quelle pénétration, et surtout quelle bonne foi !

Le soir, après dîner, il revint et nous demanda de pouvoir nous lire la troisième partie de *La Porte étroite*. Cela me plaît violemment. Je la trouve plus belle que les deux autres, si tendue, d'une marche toujours ascendante dans l'âpreté, avec tout à coup, vers la fin, une explosion d'amour d'une langue bouleversante.

Rome, 6 mars 1909

Gide est vraiment en excellente forme ; c'est inouï ce qu'il me plaît ; il est gentil comme un grand gosse quand il entre à l'heure du thé, avec un bouquet ou des friandises. Il n'a pas perdu sa journée d'hier. Il nous raconte qu'il a fait une visite à son traducteur d'ici, qui l'a mené dans une extraordinaire société russe, compliquée, étrange, où il a rencontré une étonnante figure de religieux du Mont Cassin ; un être jeune, beau (celui dont Denis a fait le portrait, tu te souviens peut-être ?), qui, dans ce milieu lâché, promène une candeur, une pureté, avec un intérêt passionné pour toutes les questions — très première partie des *Karamasof*, très Dostoïewski depuis les propos échangés jusqu'aux gens qui dorment sur les divans. Tu penses si la curiosité de Gide est excitée !

14 mars

La présence de Gide est pour mon cœur un appoint énorme ; la seule possibilité d'une confiance est la détente dont j'avais besoin. On se voit bien, pas trop, je fais taire mon envie de le voir seul, cela ne peut pas ne pas se réaliser au moins une bonne fois — tant de choses encore à dire, et j'espère sans émotion cette fois ; j'y apporterai une âme gaie ou triste, selon ce que j'apprendrai de toi. Lui aussi, je crois, éprouve le besoin de parler ; jamais je ne l'ai senti aussi abandonné, et j'ose lui poser des questions. Mais les instants que le hasard nous donne sont toujours trop courts. Il ne faut pas préparer ses joies, surtout avec lui.

18 mars

Je viens de vivre des heures si exaltées qu'il faut que je te le dise tout de suite. Je me sentais si dévorée par la détresse de ta dernière lettre, par cette atroce aridité, que je m'apprêtais vite pour sortir, pour être seule, pour marcher, lorsque Théo, tourmenté depuis hier soir par la perte de son porte-feuilles, me dit : « Commence par passer chez Gide pour savoir si, tout de même, je ne l'aurais pas laissé là ; si tu ne reviens pas tout de suite, c'est que la démarche aura été vaine. Je partis, très en défiance contre moi-même. Non, le porte-feuilles n'était pas là. Gide me proposa une promenade et se mit à s'habiller pour sortir avec moi. N'en pouvant plus, j'éclatai en sanglots. J'essayai d'expliquer ta lettre, mais peut-on cela à moitié ? Il m'a semblé qu'une digue se rompait et ma confiance fut comme un torrent. Je dis tout : ton incapacité à vivre et que je me sentais à la fois si impuissante et si nécessaire, toutes les complications de notre cas, le côté douteux, comme suspendu, de nos rapports, la beauté de notre sincérité, nos vérités si différentes, la place que tu prenais dans ma vie. Je le sentais si touché, si peu simplement curieux, mais si désireux de m'aider. L'atmosphère tout de suite devint poignante, et pas du tout amusée ou excitée comme d'ordinaire. Je disais tout, comme on se confesse, lorsqu'il me dit très doucement : « Et que pense Verhaeren de tout cela ? » Devant l'inconscient piège de ces mots, je me raidis, il me semblait tomber dans le vide, j'essayai des mots vagues, et puis — je sentais tellement qu'il m'écoutait d'avance... que je lui fis aussi cette suprême confiance, celle qui n'appartenait qu'à toi. Il était bouleversé, éperdu de tant de vie, de tant d'amour. Par une exquise délicatesse, il me parla aussi de lui, si noblement, je te raconterai tout ; il me dit le drame de sa vie, son mensonge, ses difficultés. Nous étions comme écrasés par tout ce que nous avions dit, par tout ce que nous avions entendu, et une sorte de contrainte s'élevait entre nous, d'être si nus l'un devant l'autre. Par chance, j'étais libre : Théo et Élisabeth déjeunaient à Tivoli. J'avais des alternances de larmes et de révoltes. Qu'il sut bien me relever doucement, avec tant de fermeté. Il me dit des choses, dont voici le sens et presque toutes les paroles. « Vos confidences pèsent sur moi horriblement parce que je ne vous comprends que trop et que je ne puis rien pour vous aider. Je sens que je ne puis augmenter la conscience que vous avez de vous, et j'ai peur que le plaisir inconscient que nous prenons à ces confidences ne nous devienne une soif de plus qui nous fera souffrir. Je sais que vous ne cherchez près de moi ni abandon, ni complaisance, et en ce moment j'ai besoin de vous donner mon admiration plus encore que ma sympathie, dont vous n'avez que faire, étant arrivée à un degré de sur-

saturation qu'on ne peut dépasser. Ne gâtons pas notre affection par un esprit de complicité qui ne peut nous mener à rien. Arrêtons-nous. Et surtout, ne me faites plus le reproche indigne de vous et de moi, ce reproche de me désintéresser par une sorte de retombement de ma curiosité. Jamais mon amitié ne fut plus vive, plus profonde, et je voudrais espérer que la sensation que je vous sais toute et que je vous regarde vous fait du bien. Mais n'exaspérons plus nos plaies en les frottant l'une contre l'autre. » Ah ! qu'il sut bien dire son regret de ne pouvoir, de ne vouloir me laisser pleurer tout mon arriéré de larmes qui lui semble infini. Puis, ce fut la cigarette qu'on fume en la mouillant, pour essayer de se reprendre.

Lettre d'Assise, 25 mars

Encore des émotions à raconter à propos de Gide, amères, puis très douces, en quittant Rome. Le dernier jour, nous devons déjeuner tous ensemble. Il avait été convenu que j'irais le prendre chez lui et que nous irions retrouver les autres au restaurant. J'y allais avec un cœur calmé, avec des mots apaisés qui devaient lui laisser l'impression du bien qu'il me fut, du bien qu'il me fit. J'y allais avec une telle certitude qu'il m'attendait dans le même esprit, que de constater brutalement qu'il était sorti me fit un mal affreux. C'était évidemment intentionnel. Je n'y vois nulle sagesse, mais un mélange de coquetterie (si mal devant un cœur écorché comme le mien !), de retrait (incompréhensible après tout ce qui s'était passé). Brisée, irritée aussi, je fus attendre l'heure du déjeuner près de « la Vasque » (la nôtre, celle que tu m'as donnée *), en fumant la plus amère des cigarettes. Le temps ne me calmait guère. Enfin, comme je m'acheminais vers le lieu du rendez-vous général, en me retournant, je le vis et fus à lui. Je vis un Gide plus troublé que moi-même, disant vite : « En vous fuyant, je ne vous attendais que plus fort dans les jardins ; comment faire pour nous revoir encore un instant ? » Je sentais mon visage si pauvre, j'étais si prête à pleurer que je ne savais comment me tenir, et lui n'osait me regarder. Tout se passa bien pendant le repas, il y mit une grande habileté. Après le déjeuner, nous partîmes faire des courses à quatre (le lamentable de ça !). À un moment donné, nous étions sur le seuil d'un coiffeur où Théo et Elisabeth étaient entrés, il vit dans une glace qui nous réfléchissait mon regard triste et, je crois, chargé de reproches. Il me dit vivement : « Je sens si fort toute la peine que je vous ai faite, et je vous en demande pardon. » Je n'eus pas le temps de répondre, mais devant son visage sincère et malheureux, je sentis se fondre ma

* Allusion à un petit tableau de Maurice Denis.

peine. Le hasard voulut que nous dûmes aller à deux faire une course chez un photographe et, tout de suite, je lui dis : « Ah cher ! quittons-nous bien ; vous voyez le chagrin que vous pouvez me faire, ne recommencez plus — c'est fini. J'étais venue ce matin pour que vous conserviez de nous une belle impression et surtout le sentiment que vous m'avez fait du bien. Quelle que puisse être la nature de nos confidences, notre meilleure complicité est celle d'une volonté de noblesse. » Il fut exquis, d'une douceur que je ne lui connaissais pas, si uniquement désolé de m'avoir fait mal ; il disait : « Eh bien oui, je n'aurais pas dû m'en aller, j'ai eu peur de vos adieux, peur du pathétique qui est en vous, mais je vous en conjure, ne croyez surtout pas que j'aie voulu tenter de me reprendre. Je voudrais vous être un tonifiant. Vous m'avez apporté une gravité nouvelle et c'est de cela que je veux me souvenir. Je voudrais tant vous rejoindre encore à Florence pendant quelques jours ; mais j'ai bien peur que nous ne puissions nous passer du plus pathétique de nous-mêmes, et que cela ne fasse nos situations plus lourdes. » Nous nous sentions unis, calmés, solides en notre amitié, et notre adieu fut grave, sans être triste. Il devait revenir nous saluer à la gare.

Florence, 1^{er} avril

Gide nous écrit qu'il part pour le Mont Cassin retrouver son adorable religieux qu'il voudrait mieux connaître, et de là, sans doute, dit-il, Paris, puis Cuverville. Malgré l'intérêt nouveau de notre amitié, je suis presque contente qu'il ne vienne pas à Florence, et partant, qu'il ne reste pas en Italie — du reste, je n'y comptais pas.

6 avril

L'événement du jour fut l'arrivée de Gide. Que c'était mal de redouter un peu sa venue ; c'était compter sans son tact, sans son irrésistible charme. Théo fut si franchement heureux de le revoir, lui si content de nous retrouver. Il est si chaud, si simple avec nous, tellement l'ami de nous trois, avec une nuance particulière pour chacun ! C'est inouï à quel point nous sommes bien chez la mère Paccini ; tout à fait chez nous. Très Laugier, la soirée d'hier : piano, lecture, causerie ; tout ça léger, ardent, faisant chacun de son plus lui-même. Gide occupe la chambre réservée au Peacock *, prend ses repas avec nous et compte rester jusqu'au 11. Entre Gide et moi, tout ne peut plus être que parfait et calme ; il me semble qu'il est venu pour nous le prouver à nous-mêmes.

* Marie Closset.

Lettre du 9 avril

Ce matin, retournée au Musée archéologique avec Gide et Théo, pour voir l'*Idolino* que Gide ne connaissait pas — ravissement — et du Musée étrusque aussi, et de tout d'ailleurs.

10 avril

Ce matin, avec Théo et Gide, grande émotion devant les fresques d'Andrea del Castagno ; la rudesse, le sérieux, l'énergie, la puissante ferveur de cet artiste me furent une révélation.

11 — Pâques

Gide, si content, si épanoui, si heureux d'avoir chaud, ne peut se décider à partir demain. Il a trouvé une autre chambre à l'étage en-dessous et restera encore quelques jours. Nous ne nous sommes pas encore trouvés seuls, et ne faisons du reste rien pour cela.

12 avril

Ce matin, j'ai cheminé quelques minutes avec lui, il allait chez le coiffeur, moi à la poste ; gentiment, il dit : « Je sens que vous avez dû recevoir une bonne lettre ? Il me semble que vous n'en meniez pas large quand je suis arrivé ? et comme je vous sais gré de ne pas m'avoir reparlé tout de suite. » Je lui dis que tu sortais d'une vilaine crise, mais que tu allais beaucoup mieux. Il dit : « La vie est trop courte, il faut se reprendre vite. »

13 avril

Gide devient nerveux à l'idée de prendre la décision de partir ; comme cette nécessité n'est qu'intérieure (désir de travail, de ne pas se laisser aller, etc.), elle semble dure à prendre. Il est touchant et tout à fait drôle dans sa perpétuelle hésitation.

14 avril

Gide est parti à 2 heures. Nous eûmes une brusque effusion d'adieu qui nous vint bien avant son départ, à un moment où nous étions seuls. Le déjeuner fut joyeux et excité ; c'est Théo qui le conduisit à la gare. Malgré tout mon crève-cœur de le voir partir, toute l'aide que je puis trouver en lui, je me sens un peu délivrée par son départ. Il importe

qu'un peu de temps passe sur tout cela, et puis, cette fois, ce départ ne me laisse aucune amertume. Il fut à tous les instants celui que je pouvais désirer qu'il fût.

23 avril

Voici une belle petite image de mon ami Gide, je l'aime, je la fis la veille de mon départ de Rome. Aime-la aussi en souvenir de tant d'heures graves ; elle est prise dans la Villa Borghèse, où j'ai tant parlé de toi, c'est ainsi qu'il était en m'écoutant.

*

Je voudrais que tout ce que racontent fidèlement ces lettres retrouvées puisse faire sentir le prix que la présence de Gide peut donner aux instants pathétiques de la vie, par cette joie frémissante et désintéressée qu'il en a et qui s'accompagne chez lui de l'extraordinaire sagesse qu'il a à ne pas les prolonger, à les empêcher de tiédir et ainsi, à leur conserver toute leur vertu d'exaltation. Il y faut un grand lyrisme, et aussi un certain détachement.